

# Mosaïque

supplément artistique et culturel du

# Progrès

No 3- Samedi 30 septembre 199

## Tomas Visek, Boris Perrenoud et le droit à la différence

par Amal Choucri Catta

**L**e bel "Intermezzo" de l'opéra "Anas et Wougoud" de Aziz et Shawan ouvrait le deuxième concert de l'Orchestre symphonique du Caire au Grand Théâtre de l'Opéra, premier du cycle de la nouvelle saison, passant sous le titre : "Grandes Symphonies".

En laquelle, cette fois, était celle du jeune Mo. Boris Perrenoud, de la Suisse, ex-enfant prodige qui avait commencé ses études du violon à l'âge de six ans, et dirigé son premier concert à l'âge de quatorze.

Né en 1966, il a été promu avec distinction du Conservatoire de Vienne et a travaillé avec des célébrités tels Leonard Bernstein, Moshe Atzma et Fernand Leitner. Une série de concerts aux Etats-Unis et ailleurs lui valurent, d'ailleurs, l'appréciation publique. S'il est vrai que sa conception de l'"Intermezzo" était différente de celles que nous entendimes jusqu'ici par différents chefs d'orchestres, il est vrai aussi que celle du Maestro suisse émit, à ce jour, la plus pittoresque, mêlant avec une saveur exemplaire la musique Shawanienne à la conception Perrenoudienne. L'orchestre, généralement récalcitrant, obtempérait docilement, il obtempérait aussi en présentant la deuxième œuvre au programme : le Concerto en La mineur pour piano et orchestre, Opus 16, du grand norvégien Edvard Hagerup Grieg.

Cet ouvrage avec "Peer Gyn" compte parmi les plus populaires du compositeur, même si la partition a toujours été considérée par les "spécialistes" comme "ne valant pas grand-chose", surtout à cause de la "lourdeur de son orchestration et le manque de maîtrise de la forme."

Soit. Ce qui ne l'a, quand même, pas empêché de devenir une œuvre fort aimée du grand public, qui écoute la musique, en premier lieu, pour se divertir, et qui a toujours apprécié les beaux passages mélodieux de cette œuvre, et "ces airs qui vous transportent dans les mystères du Valhalla". Bref, il y a eu, de tout temps, des "pour" et des "contre" en musique, comme en toute chose, et celle-ci n'est pas la première fois que les opinions divergent.

Le solo du piano de ce Concerto était présenté par

Tomas Visek, d'origine tchèque, résident en Europe occidentale, qui a autant fasciné que perturbé son audience.

C'est un musicien qui vit entièrement dans le monde des notes. Chacun a, pour lui, un sens particulier, un sens qu'il est là, tout seul à comprendre et qu'il essaye de divulguer à l'assistance. Mince, élancé, son allure dégingandée, sa manière de saluer le public, son air absent, lui confèrent aussitôt un aspect étrangement éthérique : comme si tous ces gestes imposés par l'étiquette et la discipline lui étaient, au fond, désagréables, et qu'il avait hâte d'en finir pour se retrouver dans le monde sonore des sphères inférieures.

Il s'installe au piano sans tenir compte de la hauteur du tabouret : que celle-ci lui convienne, ou non, n'a aucune importance, car il ne songe qu'à jouer et il est déjà perdu dans le premier Allegro de l'œuvre, par laquelle il communique avec Grieg, avec le Maestro et les instrumentistes de l'orchestre qui le suivent avec une souplesse étonnante.

Il interprète sa musique en gesticulant, en se crispant, en s'y agrippant, en s'y étourdissant : il en est "possédé", comme ceux qui le sont des anges ou du diable.

Sa synchronisation avec l'orchestre est exemplaire. Attentif, soumis, autoritaire, brillant, il manipule ses touches comme s'il s'agissait d'un jouet d'enfant.

Un jouet pour lequel il éprouve autant de tendresse et d'amour que de passion, de dépit ou de courroux.

Le résultat en est autant ambigu que foudroyant : son Grieg est "différent", car il le veut grand, enflammé, frémissant.

Il le veut autant émouvant que formidable, autant sensible que terrifiant. Ce soir-là, la performance de Tomas Visek était digne des plus grandes séances occultes : traumatisées, l'audience le rappela maintes fois sur la scène...

Johannes Bråhms, le "grand Allemand", le "nouveau Messie de l'art", était un admirable coloriste, en particulier dans la demi-teinte, mais il préféra

intéresser la substance au brillant extérieur et, après Bach et Haydn, il s'imposa comme le troisième grand "artisan" de l'ère classico-romantique en Allemagne. D'où, malgré la splendeur de ses symphonies et Concertos, tous synonymes d'intimité, n'aborda jamais le poème symphonique ou l'opéra. Or, s'il est vrai que Brahms en né pour exprimer des sentiments intimes et personnels, et qu'il manque de cette grandeur tragique, de cet élan sublime, nécessaires à toute véritable construction symphonique, il est vrai aussi que les plus beaux pages des quatre symphonies qu'il a composées sont constituées par les Adagio, les Scherzos et le Allegretto, où le tempérament de l'auteur s'épanche avec la plus grande liberté, sans qu'il ait à souhaiter d'emprunter une forme plus héroïque.

La quatrième symphonie en Mi mineur, Opus 98 est indubitablement la plus sincère et la plus originale des compositions symphoniques de Brahms. L'Allegro ma non troppo du premier mouvement laisse apparaître certains moments "tragiques" nouveaux, jusqu'alors inconnus chez l'auteur. L'Andante Moderato du deuxième mouvement dont le thème principal est exposé par les cors, repris par la clarinette, "joué" pour ainsi dire, est un second thème confié aux violons et aux violoncelles. Puis vient l'Adagio Giocoso du troisième mouvement qui, après un début joyeux de tous les instruments, s'apaise en une phrase simple, de ton populaire. L'Allegro érythrique du quatrième mouvement est marqué par la forme de la "Passacaille" que Brahms développe en trente-deux variations. L'orchestre y révèle les possibilités polyphoniques du compositeur.

Cette quatrième symphonie de Brahms, présentée en seconde partie du concert, a été dirigée avec énormément de circonspection par le Mo. Boris Perrenoud, qui a parfaitement réussi à réserver l'œuvre son esprit d'intimité lucide, dépourvue de feux et tonnerres et de tout faux brillant. L'orchestre se plia sous la baguette inflexible et savante de cet excellent Maestro, qui sut maîtriser avec autant d'autorité que de raffinement d'éventuels envois de certains instrumentistes. Un concert avec plus d'une heureuse différence...

